

Organisation provisoire de l'administration à Rome.

» assistance, il saurait se suffire!¹ » Puis, sans plus se soucier du Sénat et des formes constitutionnelles, il remit l'administration provisoire de Rome à son préteur *Marcus Aemilius Lepidus*, en qualité de *préfet urbain*; et pourvut à tous les arrangements nécessaires pour les provinces dont il était maître, et pour la continuation de la guerre. Au milieu du tumulte de cette lutte gigantesque, malgré le fracas alléchant des promesses de largesses infinies, la multitude à Rome se sentait saisie d'une impression profonde, indéfinissable, à voir pour la première fois, dans la libre cité, un citoyen trancher ouvertement du monarque, et briser par la main du soldat les portes saintes du trésor! Mais les temps n'étaient plus où les événements obéissaient aux sentiments et aux impressions des masses. Qu'importent quelques angoisses de plus ou de moins dans les âmes? La crise se précipite².

Les Pompéiens en Espagne.

César, sans perte de temps, reprit les opérations militaires. Il devait ses premiers succès à son système d'offensive, et il entendait la continuer. La situation de son adversaire était singulière. L'attaque subite partie du Rubicon ayant réduit à néant le premier plan de Pompée, qui consistait à prendre César entre deux feux entre l'Italie et la Gaule, Pompée avait songé d'abord à gagner l'Espagne. Il y était très-fort. L'armée y comptait sept légions, où servaient en grand nombre des vétérans. Soldats et officiers s'y étaient endurcis pendant des

¹ [Cf. le discours de Lentulus, *B. c.* 1, 1 : et le discours de César, *B. c.* 1, 32.]

² [César convient qu'il perdit trois jours à entendre les protestations des uns, les excuses des autres (*triduum disputationibus excusationibusque extrahitur*); puis, que la querelle avec Métellus lui prit quelques jours encore (1, 33) — Il aurait quitté Rome fort mécontent. « Il sait » dit Cicéron « que l'affaire du trésor a froissé le peuple (*se apud ipsam plebem offendisse de arario*) : il voulait le réunir une fois encore : il ne l'osa pas, et partit vivement troublé. » C'est Curion qui, visitant Cicéron à sa villa de Cume, lui fait ce récit (*ad Att.* 10, 4, § 3). N'est-il pas exagéré? Drumann suppose que le peuple ne regretta qu'une chose, l'argent qui lui était promis, mais non encore distribué (*Drum.* III. p. 446).]

années dans les combats avec les montagnards de Lusitanie. Parmi les chefs, *Marcus Varron* ne valait que comme érudit illustre et comme partisan fidèle¹ : mais Lucius Afranius s'était distingué en Orient et dans les Alpes, et Marcus Petreius², le vainqueur de Catilina (VI, p. 347), était brave à toute épreuve et bon capitaine. Dans la province Ulérieure, le souvenir de la préture de César faisait à celui-ci de nombreux adhérents (p. 6) : au contraire, dans la Citérieure, bien plus considérable, le respect et la reconnaissance enchaînaient la foule au général fameux qui, vingt ans avant, dans les guerres contre Sertorius, avait commandé sur l'Ebre, et la lutte finie, réorganisé le pays. Après ses revers en Italie, Pompée ne pouvait mieux faire évidemment que de se porter sur ce point avec les débris de son armée, pour marcher ensuite contre César à la tête de toutes ses forces. Malheureusement, il s'était trop attardé en Apulie, espérant sauver les troupes enfermées dans Corfinium, et au lieu des ports campaniens, il lui avait fallu gagner celui de Brindes et s'y embarquer. Mais il était maître de la mer et de la Sicile. Pourquoi ne pas revenir à son plan primitif? Sa décision est pour nous un problème. L'aris-

¹ [C'est bien du fameux *polygraphe*, *Marcus Terentius Varro*, « du plus savant des Romains » qu'il s'agit ici. Varron était né en 638. Sous le rapport littéraire, il en sera amplement question plus loin (ch. XII). Mais sa carrière politique n'avait point été insignifiante : il avait eu un commandement naval dans la guerre contre Mithridate (*Plin. H. n.* 3, 11, 7, 30. *App. Mithr.* 95, et *Varr. de re rust.* 2, *præf.*). Lieutenant de Pompée en Espagne, on le verra lui rester fidèle, passer en Grèce, et assister au désastre de Pharsale. Reçu à pardon par César, il ne s'occupe plus que de ses travaux d'homme de lettres et de bibliothécaire (*Cic. ad fam.* 9, 6). — Un jour il est proscrit : plus heureux que Cicéron, il échappe aux assassins, et gagne la protection d'Octave. Il meurt, à 89 ans, en 726.]

² [Sur *L. Afranius*, pp. 414, 420. — Marcus Petreius, bon et énergique soldat, qui gagna tous ses grades à la pointe de l'épée (*v. Sallust. Catil.* 59, 60. — *Cic. pro Sest.* 5). — Après le désastre d'Ilerda, il ira rejoindre Pompée : puis, après celui de Pharsale, ira combattre en Afrique. Enfin, après Thapsus, il se réfugiera avec Juba dans une *villa* du roi numide, où tous deux se donneront la mort.]

toocratie constitutionnelle, bornée d'esprit et toujours méfiante, se refusa-t-elle à mettre sa confiance dans les légions d'Espagne et dans les populations locales? Quoi qu'il en soit, Pompée resta dans l'est et laissa César maître de l'aller attaquer en Grèce, où l'armée se reformait sous le commandement personnel de son généralissime, ou de se porter en Espagne, à l'encontre de l'armée de ses lieutenants, prête pour la lutte. César se décida pour le dernier parti. La campagne d'Italie est à peine finie que déjà il a pris ses mesures : par son ordre, neuf de ses meilleures légions, 6,000 cavaliers, les uns triés un à un et levés dans les clans gaulois, les autres mercenaires germains, avec un fort noyau d'archers ibères et ligures, se concentrent sur le Bas-Rhône.

Massalie
se déclare
contre César.

Ses adversaires ne s'y étaient point endormis. Le proconsul désigné naguère par le Sénat pour lui succéder dans la Transalpine, Lucius Domitius, capturé à Corfinium et relâché, comme on l'a vu, était aussitôt parti avec tout son monde et avec Lucius Vibullius Rufus, l'affidé de Pompée. Arrivés à Marseille ils avaient tant fait que la ville, se prononçant pour Pompée, avait refusé le passage aux soldats de César¹. Varron gardait la Péninsule Ulérieure avec deux des légions espagnoles moins sûres que les autres : les cinq autres, renforcées de 40,000 fantassins du pays, moitié celtibères, moitié lusitaniens, ou d'autres milices légères et de 5,000 hommes de cavalerie locale, se portaient vers les Pyrénées. Elles obéissaient à Afranius et à Pétréius; et selon les instructions de Pompée apportées par Vibullius, elles devaient fermer les montagnes à César².

César occupe
les Pyrénées.

Mais celui-ci était déjà dans les Gaules : s'arrêtant de sa personne devant Massalie investie, il mettait en mouvement la plus grande partie de l'armée du Rhône, faisait

¹ [B. c. I, 34-36.]

² [B. c. I, 38-39.]

filer six légions et sa cavalerie sur la grande voie romaine, par Narbonne et Rhodé (*Rosas*), et avançait heureusement l'ennemi. Quand Afranius et Pétréius arrivèrent aux Pyrénées, déjà les Césariens les occupaient en force : la ligne était perdue pour eux¹. Ils prirent alors position à *Ilerda* (*Lérida*), entre la chaîne au nord, et l'Èbre au sud. Ilerda est à 4 milles [alem. = 8 lieues] du fleuve sur la rive droite du *Sicoris* (la *Ségre*), l'un de ses affluents : la route [venant de *Tarraco* (Tarragone)] franchissait cet affluent sur un pont qui touchait immédiatement à la ville. Au midi, les collines qui longent la rive gauche de l'Èbre venaient mourir non loin des murs. Mais au nord et des deux côtés du Sicoris s'étendait une belle plaine dominée par la hauteur sur laquelle Ilerda se dressait. Pour une armée voulant se laisser assiéger c'était là une position excellente : mais ayant couru trop tard aux Pyrénées, et leur ligne perdue, il fallait reporter au-delà de l'Èbre la défense véritable de l'Espagne. Or, comme entre la ville et le fleuve il n'y avait pas de forteresse qui les reliât; comme il n'y avait pas de pont sur le fleuve lui-même, la retraite de la position provisoire

Position
de l'ennemi
à Ilerda.

¹ [Les critiques militaires varient sur la route prise par l'avant-garde de César. Les uns (Guischardt, mémoires militaires, I, 28), pensent que Fabius, le lieutenant de César, suivit tout simplement la route du *Col de Pertuis*, la route du trophée de Pompée (VI, p. 168), par *Ruscino*, *Illiberis*, *Ficaria* (*Figueras*), *Girona*, et *Barcino* (Barcelone), puis de là gagnant Tarragone, quitta la côte, et tira sur Ilerda, par l'embranchement de la voie de l'ouest. — Mais ce trajet était bien long, alors qu'il s'agissait d'une lutte de vitesse (*adhibita celeritate*. B. civ. I, 37), Gœler (*Guerre civ.* p. 25) estime au contraire que les Césariens partis de Narbonne ont remonté la vallée du *Tet*, et franchissant le col de *Puycerda*, sont immédiatement descendus dans la vallée de la *Ségre*, par la *Seu d'Urgel*, arrivant ainsi par la rive droite, au-dessus d'Ilerda. Napoléon, dans son *Précis* (ch. X), ne tranche pas la question. — On sait peu de chose du lieutenant de César, *Q. Fabius Maximus*, qui commanda l'avant-garde, et assura par ses habiles dispositions le succès de la campagne. Il avait été poursuivi en 695, pour extorsion en Macédoine (Cic. *in Vatin.* 11) : à raison de ses services dans les Gaules et dans les deux guerres d'Espagne (*Bell. Hisp.* 2, 41), César lui donna le triomphe et le consulat. Il mourut en sortant de charge.]

d'Ilerda à la ligne défensive principale n'était rien moins qu'assurée. Les Césariens se placèrent au-dessus de la place, dans le delta formé par le Sicoris et la rivière de la *Cinga* (*Cinca*) qui le vient joindre en aval. La lutte ne devint sérieuse qu'après l'arrivée de César au camp (23 juin). Il y eut devant la ville bon nombre de rencontres où l'on combattit avec bravoure et fureur des deux parts et avec des fortunes diverses. Les Césariens ne purent se loger entre Ilerda et les Pompéiens, ni se rendre maîtres du pont de pierre¹. Leurs communications avec la Gaule n'étaient établies que par deux autres ponts jetés en hâte sur le Sicoris, à 4 ou 5 milles [alem. = 8 ou 10 lieues] en amont, la rivière étant trop large dans le voisinage de la place. Quand vinrent les eaux gonflées par la fonte des neiges, elles emportèrent ces ponts volants, et les embarcations manquaient pour passer le haut flot. Il n'y avait point à songer d'ailleurs à rétablir les ouvrages; et l'armée de César, resserrée dans l'angle du Sicoris et de la Cinga, ne commandait plus la rive gauche et la route par où l'on se reliait avec les Gaules et l'Italie. Les Pompéiens en étaient maîtres à peu près sans coup férir, ayant pour passer le Sicoris, soit le pont d'Ilerda, soit la ressource des outres, à la façon lusitanienne. La moisson approchait : mais les récoltes anciennes étant presque totalement consommées, les récoltes nouvelles demeuraient sur pied encore. Tout était coupé et ravagé dans l'étroit espace entre les deux rivières. La famine régnait au camp (le boisseau [prussien] de blé se vendit jusque 300 deniers [90 *thal.* = 337 fr. 50 c.]²). De graves maladies se déclaraient; et pendant ce temps, les convois s'entassaient sur la rive gauche, ainsi que les munitions de toutes sortes et les hommes, cavaliers auxiliaires et archers envoyés des Gaules, officiers et soldats rentrant

César est coupé.

¹ [B. c. I, 40-47.]

² [Le *modius* romain (6 fois moindre) valait 50 deniers (Cæs. B. c. I, 52), environ 41 francs.]

de leurs congés, ou fourrageurs revenant au camp (ils étaient 6,000 en tout). Les Pompéiens les attaquèrent en force démesurément supérieure, leur infligèrent de grosses pertes et les rejetèrent dans la montagne, pendant que les Césariens, sur l'autre rive, assistaient immobiles à cet inégal combat. Les Pompéiens coupaient l'armée de toutes ses communications; et sur l'entre-temps, les nouvelles d'Espagne ayant tout-à-coup cessé de parvenir en Italie, il y circulait les plus fâcheuses rumeurs, lesquelles après tout ne s'éloignaient guère de la vérité¹. Si les Pompéiens avaient énergiquement poursuivi leurs avantages, ils n'eussent point manqué, ou de capturer toute cette foule emprisonnée sur la rive gauche, à peine en état de faire résistance, ou tout au moins de la refouler dans les Gaules. En tous cas, ils pouvaient tenir complètement les rives et ne laisser personne passer sans qu'ils le vissent. Mais cette fois encore, ils ne furent que négligents. Ils avaient repoussé avec perte les convois d'auxiliaires: ils ne les avaient ni détruits, ni chassés complètement au-delà des Pyrénées; et tout occupés de les écarter du fleuve, ils omirent de garder le fleuve même². Aussitôt César change son plan. Il fait fabriquer au camp des canots portatifs, à fond de bois léger, aux flancs d'osiers entrelacés et recouverts de cuir, pareils aux embarcations des Bretons du canal, ou à celles dont les Saxons usèrent plus tard³; puis il les fait porter sur chariot au point même où naguère étaient les ponts. On atteignit enfin l'autre rive sur ces frêles nacelles, et comme on les trouva inoccupées, on refit les ponts sans

Rétablissement
des
communications.

¹ [B. c. I, 53. — On alla en foule à la maison d'Afranius, pour complimenter les siens : d'autres se décidaient enfin pour Pompée, et accouraient à lui, voulant lui porter les premiers la nouvelle de la défaite de César.]

² [Sur tous les détails qui précèdent. B. c. I, 48-54.]

³ [*Carabus* : *parva scapha ex vimine facta, quæ contexta crudo corio genus navigii præbet* (Isidor. orig. I, 19. — B. c. I, 54. — Luc. 4, 130 et s.). — Les Bretons appelaient ces embarcations des *corièlè* ou *coracles*.]

Retraite
des Pompéiens.

grande peine: on rétablit sans délai les communications avec le nord, et les convois, impatientement attendus, entrèrent enfin au camp. Une heureuse pensée avait sauvé l'armée de l'immense danger qui la menaçait. Avec sa cavalerie, bien plus agile que celle de l'ennemi, César bat toute la région sur la rive gauche du Sicoris; et dès ce moment, les cités espagnoles les plus importantes d'entre les Pyrénées et l'Èbre, Osca, Tarraco, Dertosa [Tortose] et d'autres encore, même au sud du fleuve, passent à lui. Harcelés par les escouades volantes de César, abandonnés par les villes voisines, les Pompéiens souffrent à leur tour: ils se décident à la retraite et, voulant se couvrir derrière l'Èbre, ils s'empressent d'y jeter un pont de bateaux, au-dessous du confluent du Sicoris. César voulait leur couper la route, et les renfermer dans Ilerda. Mais tant que l'ennemi possédait le pont de la ville, tant que, lui-même, il n'avait sur ce point ni pont ni gué à sa disposition, il lui était interdit de partager son armée en deux sur les deux rives, et partant, d'investir la place. Alors ses soldats de travailler jour et nuit, de creuser des canaux de dérivation, et par là, en abaissant le niveau d'eau, de faciliter le passage à son infanterie¹. Cependant, les Pompéiens ont achevé leurs préparatifs sur l'Èbre, avant que César ait pu enfermer Ilerda; et quand, ayant posé leurs bateaux, ils

¹ [César, dans cette campagne d'Ilerda, a, comme d'habitude, ordonné à ses soldats des travaux gigantesques. Déjà, durant la première partie du siège, et pendant la guerre d'escarmouches, qui a précédé le débordement de la Sègre et la rupture des ponts (p. 50), il a fait combattre ses deux premières lignes, masquant la troisième qui, pendant ce temps, creuse les fossés et construit le retranchement (B. c. I, 41 et 42). (On dit que nos troupes, au camp de Saint-Maur, sont exercées à un semblable travail). Aujourd'hui, il ne veut pas moins faire que dériver la rivière qui le gêne. Il creuse des coupures transversales qui n'ont pas moins de 30 pieds romains de large. Ces saignées allaient ou se déverser à l'ouest, dans un affluent du Sicoris, la *Noguera Ribagorsana*, ou dans le cours du Sicoris lui-même, au-dessous d'Ilerda (Guischardt, *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains*). — Napoléon admire ce travail (Précis, ch. X).]

descendirent à l'Èbre en longeant le Sicoris sur la gauche, les fossés des Césariens n'avaient point été assez poussés pour ouvrir un gué aux soldats de pied. Les cavaliers seuls franchirent la rivière. Du moins ils purent se jeter sur les derrières de l'ennemi, le gêner dans sa marche et lui faire du mal. Les légions de César, depuis le milieu de la nuit, assistaient au départ des colonnes pompéiennes. Quand vint le petit jour, tous ces vieux soldats, avec leur infailliable instinct militaire, se rendirent compte sur le champ du mouvement de retraite de l'armée espagnole et de sa haute importance stratégique; désormais il leur faudrait suivre les Pompéiens au travers de pays éloignés, impraticables, peuplés de tribus hostiles. Aussitôt ils supplient leur général: ils descendent à la rivière, et quoique ayant de l'eau jusqu'aux épaules, ils la franchissent sans accident fâcheux. Il était temps. Laisser les Pompéiens traverser l'étroite plaine qui sépare Ilerda du massif montueux au milieu duquel l'Èbre court à la mer, les laisser se jeter eux-mêmes dans la montagne, c'était leur donner la vie sauve. Nul obstacle alors ne les empêchait de mettre le fleuve entre eux et César. Déjà, malgré les efforts de la cavalerie qui les harcèle sans cesse et les retarde beaucoup, déjà ils ne sont plus qu'à un mille des premiers contreforts; mais cette longue marche, depuis minuit, les a épuisés: ils n'en peuvent plus, et ils plantent leur camp, renonçant à entrer ce même jour dans les montagnes. César les a enfin atteints: il campe en face d'eux, le soir et les ténèbres survenant. Les Pompéiens qui, d'abord, avaient l'intention de se remettre en marche durant la nuit, ne bougent plus, craignant dans l'obscurité l'attaque des terribles cavaliers. Le lendemain les deux armées restent encore là, immobiles, et seulement occupées à reconnaître le terrain. Enfin, sur le matin du troisième jour, les fantassins de César s'ébranlent, tournent la position par une marche de flanc dans la montagne, loin de tous sentiers, et passant à l'avant de

César les suit.

La route
de l'Ebre
occupée.

l'ennemi, vont lui fermer la route. Alors seulement, les lieutenants de Pompée se rendent compte de cette singulière manœuvre, qui leur a semblé d'abord un simple retour vers Ilerda. Aussitôt ils sacrifient camp et bagages et s'élancent à pas précipités sur la grande route : ils voudraient avant César gagner les dernières crêtes. Il est trop tard. Quand ils y arrivent, déjà l'ennemi occupe la voie romaine, en masses serrées. Alors ils tentent à leur tour de se frayer ailleurs un passage et se jettent au travers des coteaux ardues qui bordent le fleuve. Là, la cavalerie les arrête encore : elle entoure et taille en pièces les avant-gardes lusitaniennes. Le combat ne pouvait plus être douteux entre les Césariens et l'armée pompéienne, totalement démoralisée, ayant à dos les cavaliers et en face toute l'infanterie du Proconsul. Ce combat, mainte occasion s'offrit de l'engager ; mais César n'en avait pas besoin : il refréna, non sans peine, l'impatiente ardeur de ses soldats trop sûrs de la victoire. En une seule manœuvre l'armée pompéienne avait été poussée à sa perte. César évita de s'affaiblir en dépensant inutilement le sang de ses troupes : à quoi bon d'ailleurs envenimer les haines ? Dès le jour qui suivit, sur le lieu même où la route de l'Ebre venait d'être interceptée, les soldats se mirent à fraterniser, d'une armée à l'autre, et à parler de capitulation : déjà les Pompéiens avaient obtenu le consentement de César à leurs demandes, notamment la vie sauve pour leurs officiers ; mais voici que Pétréius survient avec son escorte formée d'esclaves et d'Espagnols : ils se jette sur ceux de ses hommes qui parlementent et fait massacrer tous les Césariens dont il s'empare. César ne lui renvoie pas moins les Pompéiens venus à son camp, et persiste à attendre une issue certaine. Il y avait encore à Ilerda une garnison et de vastes magasins : on veut y revenir, mais comment le faire, ayant en front l'armée ennemie et séparé de la place par la rivière ? On ne put s'en rapprocher, la cavalerie pompéienne a perdu courage, il faut la

mettre à couvert au milieu de l'infanterie, et les légions se rangent à l'arrière-garde. Impossible de se procurer l'eau et le fourrage : déjà l'on tue les bêtes de somme faute d'avoir de quoi les nourrir. Enfin toute cette armée qui tourbillonne se voit enveloppée, adossée qu'elle est au Sicoris, ayant devant elle les Césariens qui creusent le fossé et élèvent l'*agger*. Essaie-t-elle de franchir la rivière ? Les cavaliers de César sont là avec l'infanterie légère, qui les a devancés, et commandent l'autre rive. La valeur et la fidélité ne purent retarder l'inévitable capitulation (2 août 705). César laissa la vie sauve et la liberté aux officiers et aux soldats : il leur laissa ce qui leur restait de leurs bagages, et leur rendit même le butin fait sur eux, s'engageant à indemniser d'autant ses propres soldats. Mais tandis qu'en Italie, il avait de force enrégimenté les recrues prisonnières, il voulut honorer les vieux soldats de Pompée, leur promettant que nul ne serait contraint à servir dans son armée. Il n'exigea d'eux que de remettre leurs armes et de s'en retourner dans leurs foyers. Ainsi furent congédiés sur le champ tous les soldats natifs de l'Espagne (ils faisaient le tiers environ) : quant aux Italiens, leur licenciement s'opéra à la frontière des Gaules transalpine et cisalpine ¹.

Les Pompéiens
capitulent.

49 av. J.-C.

¹ [B. c. I, 59-89. César a consacré toute la fin du premier livre de ses Commentaires au récit de la campagne d'Ilerda. Nous y renvoyons pour les détails. En partant pour l'Espagne, il avait dit « qu'il allait y combattre une armée sans général, pour revenir combattre un général sans armée (*ire se ad exercitum sine duce, et inde reversurum ad ducem sine exercitu*) (Suet. Cæs. 34). » — Par la rapidité, et « l'ascendant de ses manœuvres, » il enlève à l'ennemi la ligne des Pyrénées, et profitant de sa faute, il s'attache à le tourner devant Ilerda, lui barre le passage de l'Ebre, et « réduit une armée égale en force à la sienne. » — (V. *Précis des guerres de César*, ch. X). — La campagne de Lérida a été étudiée par tous les écrivains militaires, par le colonel C. Gottlieb Guischart (*Quintus Feilius*), l'historiographe savant à la suite du Grand Frédéric, dans les *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains* (La Haye, 1757), et plus récemment par le général de Gœler (*Bürgerkrieg zwischen Cæs. und Pomp.* — *Guerre civile entre C. et P.* — Citons aussi le nom du *Grand Condé*. « Les campements de César firent son étude. » Je me souviens qu'il nous ravissait en nous contant comme en

Soumission
de l'Espagne
ultérieure.

L'armée pompéienne dissoute, l'Espagne citérieure était dans la main du vainqueur. Dans la Province ultérieure, où Varron commandait pour Pompée, celui-ci, à la nouvelle du désastre d'Ilerda, crut n'avoir rien de mieux à faire que de se jeter dans Gadès et son île, et de s'y mettre en sûreté, lui, les sommes considérables qu'il avait tirées des temples des dieux ou confisquées sur les notables Césariens, la flotte assez importante qu'il avait formée, et les deux légions placées sous ses ordres. Mais au premier vent qu'on eut de l'approche de César, les principales villes de cette province, dévouée à lui depuis longtemps, se prononcèrent, chassèrent les garnisons pompéiennes ou les entraînent dans leur défection : ainsi il en advint à *Corduba*, à *Carmo* (*Carmona*) et même à Gadès. Une des légions de Varron s'ameuta, partit d'elle-même pour *Hispalis* (*Séville*), où elle se donna à César de concert avec la cité. Enfin *Italica*¹ ayant fermé ses portes à Varron, celui-ci fut réduit à capituler aussi².

» Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage
» des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expé-
» rimentés à poser les armes sans combat, lui-même, il avait été
» reconnaître les rivières et les montagnes qui servirent à un si
» grand dessein ; et jamais un si digne maître n'avait expliqué par
» d'aussi doctes leçons les Commentaires de César » (Bossuet :
Oraisons fun. du Prince de Condé).

Quant au lieu où se fit la capitulation, il ne peut être *Mequinenza*, comme le dit Napoléon (*Précis. l. c.*) : *Mequinenza* est sur la rive droite de la Sègre, à son confluent. Or, toute la marche au travers de la plaine d'Ilerda, et vers le massif montagneux qui borde l'Ebre au nord, et la capitulation finale, se sont effectuées sur la rive gauche du Sicoris : il faut tenir le fait pour certain avec Guischart, Mannert (I, 417), et Gœler (p. 49) : ce dernier nous fournit une description topographique exacte ; et il faut placer, soit à *La Granja*, soit à *Almatret*, sous la croupe du *Mancu Montana*, la localité d'*Octogesa*, où, selon César, les Pompéiens avaient réuni une flottille pour passer l'Ebre (*B. c. I, 61*).

¹ [*Santiponce*, non loin de Séville, sur la rive droite du Guadalquivir.]

² [*B. c. I, 38. 2, 17-22*. Varron se comporta en homme de faible cœur. — Au début, son langage, son attitude affectent une modération grande envers César. Il ne fait aucun mouvement défensif (*B. c. 2 : 16*). Mais, quand il voit César en échec devant Ilerda, il se dé-

Siège
de Massalie.

Presque à la même heure, Massalie faisait sa soumission. Les Massaliotes investis avaient soutenu le siège avec une héroïque énergie : ils avaient aussi lutté sur mer contre César. Là, ils étaient sur leur élément et pouvaient espérer de puissants secours envoyés par Pompée, celui-ci demeurant le maître incontesté de la Méditerranée. Mais le lieutenant de César, l'habile *Decimus Brutus*, celui-là même qui avait combattu les Vénètes (pp. 40 et 59)¹, et remporté sur l'Océan la première victoire navale de Rome, sut promptement ramasser ou construire une flotte². En vain, l'ennemi fit bravement résistance ; en vain Domitius mit sur ses vaisseaux les mercenaires *Albièques*³, à la solde de Massalie, et ses propres esclaves-pasteurs⁴. Les soldats de marine, choisis dans les légions césariennes, eurent promptement raison de l'escadre plus nombreuse des assiégés ; ils la coulèrent ou la prirent presque tout entière⁵. Mais voici qu'à peu de temps de là une escadrille

cide (*se quoque ad motus fortunæ movere cœpit*) ; ramasse des armes, des vaisseaux, des munitions, dépouille les temples au profit de la caisse militaire, et parle haut contre César (I, 18). — Toute cette effervescence tombe quand la fortune a tourné (16-21). Epouvanté (*perterritus*), il se rend à merci, et livre ses munitions et sa flotte, ne demandant que le pardon.]

¹ [Déjà nous avons dit (p. 40) qu'il ne faut pas confondre *D. Brutus Albinus* avec *M. Junius Brutus*, le favori de César et l'un des chefs de la conspiration des Ides de Mars. *Decimus Brutus Albinus*, le héros de la guerre des Vénètes et du siège de Marseille, fils du Brutus, consul en 677, reçut de César, après Marseille prise, le commandement de la Gaule Ulérieure : il se signala dans la seconde guerre d'Espagne, et eut la promesse de la préture et du consulat. On ignore pourquoi, lui aussi, il fut l'un des assassins de son bienfaiteur. — Plus tard, il s'enferme dans Modène, où Antoine, qui l'assiège, est défait ; puis passe en Macédoine, où un de ses Gaulois le trahit et le livre. Antoine le fait tuer.]

² [12 vaisseaux longs, mis en chantier à Arles (*B. c. I, 36*).

³ [Population des montagnes au nord de Marseille, *B. c. I, 34*.]

⁴ [Ramassés dans les îles et sur la côte de Toscane. — *B. c. I, 36, 56*.]

⁵ [*B. c. 34-37 : 56-59*. Brutus eut recours au moyen qui avait servi à Duilius contre les Carthaginois (à Mylæ, III, p. 53), et à lui-même contre les Vénètes. Ses hommes abordèrent les vaisseaux de Domitius à l'aide de grappins et de mains de fer ; puis, combattant comme sur terre, ils reprenaient aussitôt leur avantage.]

pompéienne, commandée par *Lucius Nasidius*¹, arrive d'Orient en rangeant la Sicile et la Sardaigne : les Massaliotes aussitôt recommencent à armer, et se joignant aux vaisseaux de Nasidius courent sus aux Césariens. Le choc eut lieu à la hauteur de *Tauroëis* (*la Ciotat*, à l'est de Marseille). Si les Pompéiens s'étaient battus avec autant d'ardeur qu'en montrèrent les Massaliotes dans la lutte, la journée peut-être aurait eu une autre fin, mais la flotte de Nasidius prit la fuite, laissant la victoire à Brutus; et les débris des Pompéiens allèrent se réfugier dans les eaux d'Espagne². La mer était complètement fermée aux assiégés. Du côté de terre, où Gaius Trebonius dirigeait l'investissement, la défense se continua énergique et opiniâtre : enfin, malgré les sorties fréquentes des Albioques mercenaires et la manœuvre savante des engins balistiques accumulés en nombre immense dans la ville, les assiégeants arrivèrent proche des murailles, et l'une des tours s'écroula. Les Massaliotes se dirent prêts à cesser toute résistance, mais ils désiraient ne se rendre qu'à César en personne, et demandèrent à son lieutenant de suspendre les travaux jusqu'à ce qu'il fût de retour. Trebonius accorda la trêve sollicitée : César lui avait donné l'ordre exprès d'épargner la ville dans la mesure du possible. Mais cette trêve, les assiégés en profitèrent pour effectuer une perfide sortie, pour brûler la moitié des ouvrages romains qui n'étaient en quelque sorte plus gardés, et les hostilités recommencèrent plus actives, plus acharnées que devant. Trebonius rétablit avec une rapidité surprenante ses tours et ses épaulements renversés : les Massaliotes se virent de nouveau complètement

¹ [*Lucius* ou *Quintus Nasidius*, lieutenant naval de Pompée. De Marseille, il ira en Afrique avec ses vaisseaux; puis d'Afrique en Espagne. En 719, on le retrouve auprès de Sextus Pompée : enfin, il se rangera du côté d'Antoine, et se fera battre à Patrae, par Agrippa, à la veille d'Actium.]

² [*B. c. 2* : 3-7. Lire le détail intéressant du combat naval, qui se livra en vue de terre.]

investis. Sur ces entrefaites, l'Espagne étant soumise, César revint devant leurs murs : les attaques de l'armée de siège, la faim, les maladies avaient réduit la place aux abois. Pour la seconde fois, et sérieusement cette fois, elle s'offrit à merci. Pour Domitius, qui avait à se reprocher d'avoir répondu par une trahison au pardon du vainqueur, il monta sur un esquif, et se glissant au travers de la flotte romaine, il s'en alla chercher ailleurs pour son irréconciliable haine un troisième champ de bataille. Les soldats césariens avaient juré de passer au fil de l'épée toute la population virile de la cité parjure : ils demandèrent à grands cris et en tumulte le signal du pillage. Leur chef resta fidèle à sa noble mission de promoteur de la civilisation helléno-italienne en Occident : il ne voulut point se laisser forcer la main, et recommencer sur un nouveau théâtre les excès de la destruction de Corinthe¹. De toutes les cités libres et puissantes sur mer qu'avait jadis fondées l'antique peuple des navigateurs d'Ionie, Massalie, la colonie le plus loin placée de la métropole, avait presque la dernière gardé pures et vivaces les mœurs et les institutions des Hellènes maritimes : elle fut aussi la dernière qui guerroya sur les flots. Aujourd'hui elle livre au vainqueur ses arsenaux, ses armes et ses flottes; elle perd une partie de son territoire et de ses franchises privilégiées. Pourtant César lui laissa sa liberté, sa nationalité; et quoique réduite à une mince importance, elle resta, après comme avant, le centre de la culture grecque dans ces régions lointaines des Gaules, promises par les destins à d'autres grandeurs dans l'histoire².

Capitulation
de Massalie.

¹ [*Magis eos pro nomine et vetustate quam pro meritis in se civitatis conservans. B. c. 2, 22.*]

² [César donne, pour ainsi dire, le bulletin du siège de Marseille (*B. c. 1, 34-36. 2 1-16, et 22*). Les détails précis sur lesquels il s'étend, sont, pour la topographie et l'histoire, d'un haut intérêt, en même temps qu'on y voit en action tous les moyens et engins à l'usage des Grecs et des Romains, pour l'investissement et la défense

Expéditions
césariennes
dans
les provinces
à blé.

Pendant que dans l'ouest, et après maintes graves vicissitudes, la guerre se décidait en faveur de César par la soumission des Espagnes et de Massalie, et lui mettait ainsi dans les mains, captive jusqu'au dernier homme, la principale armée de Pompée, le sort des armes tournait de même pour lui sur un autre théâtre, où il avait jugé à propos, l'Italie une fois conquise, d'aller prendre aussi l'offensive.

Nous avons dit déjà que les Pompéiens voulaient affamer l'Italie. Ils avaient tous les moyens de le faire. Ils étaient maîtres de la mer : partout, à Gadès, à Utique, à Messine, et principalement en Orient, ils travaillaient avec ardeur à augmenter leurs flottes. Ils possédaient toutes les provinces d'où la capitale pouvait tirer ses subsistances. Ils avaient *Marcus Cotta*¹ en Sardaigne et

des places. Mamurra y fut le principal ingénieur de César (p. 164 en n.).

La situation de Marseille était encore, au temps de César, ce qu'elle avait été à l'origine : la ville s'élevait sur une presqu'île, baignée de trois côtés par la mer : du quatrième côté, un mur avec tours, au-dessus d'un vallon profond, la séparait de la terre ferme. Le port de *Lacydon*, ainsi il s'appelait, était au sud (B. c. 2 : 1) :

..... *cujus urbis hic situs :*
Pro fonte litus præjacet : tenuis via
Patet inter undas : latera gurgis alluit :
Stagnum ambit urbem, et unda lambit oppidum
Laremque fusa : civitas pæne insula est...
(Fest. Avien. *ora maritima*. 94).

Aujourd'hui le port ancien n'existe plus, et le port actuel (le *Vieux-Port*) est tourné vers le couchant (Walkenaer. *Geogr. anc. des Gaules*, I, p. 25 et note 2). La cathédrale (*N.-D. de la Major*) occupe l'emplacement du temple de Diane, centre de la ville phocéenne. Le front d'attaque par terre allait de la colline de la citadelle au fond du vieux-port actuel, vers le *cours St-Louis* et la *Canebière* (Merivale, *hist. of the Rom. (hist. des Romains sous l'empire)*, 2, p. 204). La ville avait de vastes arsenaux et des chantiers (*Eumén. Paneg. Constantin.* c. 19, et Aug. Thierry, *Hist. des Gaules*, 2, II^e part. c. 1 : son récit plus détaillé du siège, reproduit les bulletins de César, et y mêle industrieusement la narration poétique de Lucain, *Phars.* 3.)

65 av. J.-C.

¹ [*M. Aurelius Cotta* (B. c. I : 5, 28), avait été consul en 689. Après la conjuration de Catilina, il avait le premier, dans le Sénat, proposé une *supplicatio*, en l'honneur de Cicéron : puis, le premier encore, avait proposé son rappel d'exil. — Il paraît au cours de la

en Corse, Marcus Caton en Sicile. L'Afrique obéissait à *Attius Varus*¹, qui s'y était improvisé général en chef, et à son allié, le roi Juba, de Numidie. Il était d'absolue nécessité pour César de prévenir l'ennemi et de lui enlever les provinces à blé. *Quintus Valerius*² alla en Sardaigne avec une légion et força le commandant pompéien à quitter l'île³. S'emparer de la Sicile et de l'Afrique était chose plus difficile. César en donna la mission au jeune et brave Gaius Curion, avec l'assistance d'un lieutenant habile et éprouvé, *Caninius Rebilus*⁴. La Sicile fut occupée sans coup férir. Caton n'avait point à vrai dire d'armée. Il n'était point homme de guerre : il partit, non sans avoir à sa loyale façon conseillé aux Siciliens de ne pas se compromettre inutilement par une résistance impossible⁵. Curion laissa dans l'île, dont la possession importait à la sûreté de Rome, la moitié de ses troupes, et

Occupation
de la Sardaigne.

— de la Sicile.

guerre civile être revenu à César. Cicéron vante souvent son talent et sa prudence.]

¹ [*Attius Varus*, v. p. 244.]

² [*Q. Valerius Orca*. Il n'est connu que par trois lettres de Cicéron (*ad fam.* 13 : 6, 4, 5), et par la mention que fait de lui César. Il avait été préteur en 696 : puis avait administré la province d'Afrique : durant la guerre civile, César l'a pour lieutenant (B. c. I : 30, 31), et, en 708, le fait commissaire répartiteur des terres à donner à ses soldats. C'est alors que Cicéron lui écrit dans l'intérêt des Volaterrans.]

58 av. J.-C.

46.

³ [Les Caralitaïns le chassèrent en apprenant que Valerius arrivait (B. c. I, 30).]

⁴ [*Gaius Caninius Rebilus*, de la gens plébéienne *Caninia*, fut lieutenant de César dans les Gaules (B. G. 7 : 83, 90, 8 : 24). Devant Brindes, il alla porter à *Scribonius Libo*, son ami, et lieutenant de Pompée, des propositions de paix (B. c. I : 26). César, comme le dit notre texte, l'avait placé près de Curion, parce qu'on le savait *magnum habere usum in re militari* (B. c. 2 : 34). — En Afrique, il échappera au désastre où Curion périt (*ib.* 2 24), prendra part, plus tard, à la campagne de Thapsus (*Bell. Afric.* 86, 93), puis passera en Espagne. Consul *suffectus*, pour quelques heures, à la fin de 705, en remplacement de *Q. Fabius Maximus*, décédé la veille des Calendes de Janvier. De là les plaisanteries de Cicéron : « Ce consul-là n'a point fait de mal ! Il fut d'une admirable vigilance, et n'a point dormi durant tout son office ! C'est à en pleurer, à force d'en rire ! » (*Cic. ad fam.* 7 : 30. — *Plut. Cæs.* 58)]

49.

⁵ [B. c. I : 30. — Sa conduite n'en fut pas moins sévèrement jugée (*ad Att.* 10 : 16) : *Si tenuisset, omnes boni ad eum se contulissent*.... O... *turpem Catonem!*